

LE SUJET DE LA SCIENCE EST-IL SEXUÉ ?

Comment parler avec des scientifiques ?* Qui plus est, des scientifiques de différentes disciplines, chacune formant un monde, chaque système de chacun de ces mondes se voulant global à un moment donné ? Si à chaque instant, chacun de ces mondes est organisé de manière totale, fermée, comment rouvrir ces univers pour les faire se rencontrer, se parler ? En quelle langue ? Selon quel mode de discours ?

La question paraît insoluble. Chaque univers scientifique semble avoir sa vision du monde, ses enjeux, ses protocoles d'expérience, ses techniques, sa syntaxe. Il apparaît isolé, coupé des autres. De quel point de vue, dès lors, *survoler* ces différents horizons pour trouver des lieux de rencontre, des intersections praticables, des passages possibles entre ? *De quel droit se donner un point dehors ?* Comment se le donner ? Historiquement, il y a eu Dieu, transcendant à toute *épistémé*. Mais si, quand « la science est au pouvoir, Dieu est mort » (Nietzsche), d'où rassembler ces mondes ? Mon hypothèse sera donc que le lieu de questionnement commun est *dedans* et non *dehors*, sous-jacent et non simplement transcendant, aussi « sous terre » et non seulement « dans le ciel », très profondément enfoui et non renvoyé à quelque caution absolue non interrogeable.

Comment découvrir ce lieu possible d'interrogation et le rendre perceptible ? Comment *pouvons-nous en parler* ? Dans

* Ces questions ont été partiellement exposées dans le cadre du « Séminaire d'histoire et sociologie des idées et des faits scientifiques », Université de Provence, Marseille.

le langage de la science, ni *je*, ni *tu*, ni *nous*. Le *subjectif* y est prohibé à moins de retomber dans les sciences plus ou moins secondaires, *sciences humaines* dont on n'a pas fini de se demander si elles sont des sciences à part entière, des succédanés, de la littérature, de la poésie... Ou encore : si elles sont vraies ou fausses, vérifiables ou falsifiables, formalisables ou toujours ambiguës parce qu'exprimées en langage naturel, trop empiriques ou trop métaphysiques, tributaires de l'axiomatisation des sciences dites exactes ou résistantes à cette formalisation, etc. Vieux débats, vieilles querelles, toujours d'actualité, avec des renversements de pouvoir éventuels, des chutes et renaissances d'impérialisme.

Ces cycles peuvent se reproduire indéfiniment. Mais peut-être pourrait-on se demander si, sous-jacent, souterrainement, il n'y a pas un *producteur commun* qui fait la science. Mais qui ? Il y a quelqu'un ? Se manifeste-t-il ? Comment l'interpeller ? Depuis longtemps, je n'ai pas éprouvé une telle difficulté à l'idée de parler en public. Le plus souvent, je peux anticiper à qui je vais parler, comment parler, comment argumenter, me faire comprendre, plaider, voire plaire ou déplaire. Cette fois, je ne sais rien, parce que je ne sais pas qui j'ai devant moi. Revers de l'impérialisme scientifique : ne pas savoir à qui l'on s'adresse, comment parler ? Angoisse d'un pouvoir absolu qui plane dans l'air, d'un jugement d'autorité partout imperceptiblement là, d'un tribunal à la limite sans juge, ni avocat, ni accusé ! Mais le système juridique est en place. Il y a une vérité à laquelle il faut se soumettre sans appel, contre laquelle on peut faire des infractions sans le vouloir, ni le savoir. Cette instance suprême s'exerce à votre corps défendant. Personne n'est responsable de cette terreur, de ce terrorisme. Pourtant, ils fonctionnent. En tout cas, dans cette salle de cours, d'exposés ou de conférences. En tout cas, pour moi. Si je rencontrais chacun ou chacune de vous en particulier, il me semble que je trouverais comment dire *tu*, *je*, *nous*. Mais, ici, au nom de la science ?

Ma première question serait : *quelle schize opère* la science sur qui la pratique ou la véhicule d'une manière ou d'une autre ? Quel désir est en jeu chez lui ou elle quand ils font de la science, quel autre quand ils font l'amour ou de l'amour, individuel ou social ?

Quelle schize et *quel éclatement* : la science pure d'un côté, la politique d'un autre, la nature ou l'art d'un troisième ou comme conditions de possibilités, l'amour d'un quatrième ? Cette schize, cet éclatement, revendiqués peut-être par vous comme sortie de l'impérialisme scientifique, ne sont-ils pas déjà *programmés par lui* comme séparation du sujet d'avec lui-même, d'avec ses désirs, mais encore dispersion en seconds multiples, y compris de la science, entre lesquels les rencontres deviennent impossibles, les vérifications de responsabilités impraticables. Reste un *il/ya* ou un *on* impérialistement là, dont les préposés au pouvoir, les politiques, peuvent user suivant les opportunités. Au moment où les scientifiques réagissent, les dés ne sont-ils pas déjà jetés : au nom de la science ? Impérialisme sans sujet.

☆

Alors, pour prendre les choses autrement, et jouer un peu à ce genre de questionnaires qui fleurissent dans les magazines féminins (remplaçant les mots croisés des journaux quotidiens mixtes, trop souvent exclusivement masculins ?) essayons :

— Si je vous dis que deux ovules peuvent engendrer un nouveau vivant, cette découverte vous semble-t-elle possible, probable, vraie ? Purement génétique ? Ou aussi d'ordre social, économique, culturel, politique ? Faisant partie des sciences exactes ? Cochez la ou les cases justes. Ce type de découverte va-t-il être encouragé, y compris par des crédits ? Va-t-il être diffusé par les médias ? Oui ? Non ? Pourquoi ?

Réponse ? Comment interpréter la réponse ? Par l'importance du sperme dans le patriarcat et son lien avec le niveau des biens et du symbolique ? Par l'importance de la reproduction dans sa corrélation ambiguë au plaisir et au désir dans la différence des sexes ?

Et, tant que nous en sommes à cette question de la reproduction et de ses composantes hormonales :

— La contraception masculine est-elle possible hormonalement ? Oui ? Non ? Pourquoi ? Si elle l'est, cette information est-elle diffusée, sa pratique encouragée ?

— L'hémisphère gauche est-il moins développé chez les femmes que chez les hommes ? Oui ? Non ? Serait-ce pour justifier l'infériorité sociale, culturelle, politique des femmes que cette découverte peut s'utiliser ? Oui ? Non ? Ce constat parlerait-il d'un inné ou d'un acquis ? Donnez votre interprétation selon votre hypothèse. Dites le lien que vous établissez avec les habitants de certains pays d'Orient qui partagent, nous dit la science, le même destin anatomique. La mode de pratiques physiques et mentales venant de ces pays asiatiques signifie-t-elle un désir inconscient (?) de devenir femmes de la part des hommes ? Une résistance à la libération des femmes par appropriation de toutes valeurs, s'accompagnant de la méconnaissance d'une morphologie symbolique sexuée ?

— L'enfant fille a, selon un certain nombre d'observations, un développement plus précoce que l'enfant garçon : elle parle plus vite et ses acquisitions sociales sont plus précoces. Oui ? Non ? Vérifiable ? Falsifiable ? Ces acquisitions archaïques sont-elles utilisées par elle pour devenir objet désirable pour les autres ? D'où la régression ? Vrai ? Faux ? Justifiez votre réponse.

— Quel est le pourcentage de la population mondiale en femmes et en hommes ? Quel est le pourcentage de femmes et d'hommes dans la gestion politique, sociale, culturelle de ladite population ? Cela vous paraît-il aller de soi, correspondre à une *nature* masculine ou féminine, au désir des hommes ou des femmes ? Est-ce inné ou acquis ?

— Les femmes sont-elles *naturellement* plus limitées ou ignorantes, animales ou capables de langage, que les hommes ? Sont-elles plus inaptes à la gestion du politique, de l'économique, du social, du culturel ? Inné ? Acquis ? Vérifiable ? Falsifiable ?

— Une femme qui fait de la science est-elle un homme à part entière ? une aberration génétique ? un monstre ? un humain bisexué ? une femme soumise, insoumise ? Ou... ?

— Y a-t-il ou non un discours dominant qui se prétend universel et neutre du point de vue de la différence des

sexes ? Etes-vous d'accord pour le perpétuer ? Un an, deux ans, cent ans, ou toujours ?

— Qui, selon notre tradition épistémologique, est clé de voûte de l'ordre du discours ?

— Pourquoi Dieu a-t-il toujours été et est-il toujours encore, en Occident du moins, Dieu le *père* ?? C'est-à-dire pôle uniquement *masculin* de la différence sexuelle ? Est-ce désigner ainsi le sexe qui se cache dans et au-delà de tout discours ? Ou... ?



En fait, ce qui se veut universel équivaut à un idiolecte des hommes, à un imaginaire masculin, à un monde sexué — sans neutralité. A moins de se vouloir des défenseurs débridés de l'idéalisme, rien d'étonnant à cela. Toujours les hommes sont ceux qui ont parlé et surtout écrit : en sciences, philosophie, religion, politique.

Mais, sur l'*intuition* du savant, rien n'est dit. Elle serait produite comme *ex nihilo*. Pourtant, certaines modalités ou qualités de cette intuition peuvent être dégagées. Il s'agit toujours de :

— poser *un* monde devant soi, constituer un monde *devant* soi ;

— imposer à l'univers *un modèle* pour se l'approprier, modèle imperceptible, invisible, *projeté* tel un vêtement qui l'englobe. Cela ne revient-il pas à le revêtir de son identité, aveuglément ?

— se prétendre rigoureusement étranger au modèle, prouver que le modèle est purement et simplement *objectif* ;

— démontrer l'*insensibilité* du modèle alors qu'il est toujours prescrit au moins par le privilège du *visible*, par l'absence, la distanciation, d'un sujet pourtant subrepticement là ;

— une insensibilité possible grâce à la *médiation de l'instrument*, à l'intervention d'une technique qui sépare le sujet de son objet d'investigation, à un processus d'éloignement

et de délégation de pouvoir à ce qui intervient entre l'univers observé et le sujet observant;

— construire un modèle *idéel* ou *idéal*, indépendant du physique et du psychique du producteur, selon des jeux d'induction et de déduction passant toujours par une élaboration idéale;

— prouver l'*universalité* du modèle, du moins en un temps *x*, et son pouvoir absolu (indépendant du producteur), sa constitution d'un monde unique et total;

— étayer cette *universalité* par des protocoles d'expériences sur lesquels au moins deux sujets (identiques?) doivent être d'accord;

— prouver que la découverte est *efficace, productive, rentable, exploitable (exploitante? de nature plus ou moins inanimée?)*, ce qui signifie un *progress*.

Ces caractéristiques font apparaître un isomorphisme à l'imaginaire sexuel de l'homme, ce qui doit demeurer rigoureusement masqué. « Nos expériences subjectives ou nos sentiments de conviction ne peuvent jamais justifier aucun énoncé » affirme l'épistémologue des sciences.

Il faut ajouter que toutes les découvertes doivent s'exprimer en un langage *bien formé*, équivalent à *sensé*. Ce qui veut dire :

— s'exprimer en symboles ou lettres, substituables à des *noms propres*, qui ne renvoient qu'à un objet intra-théorique, donc à aucun personnage ni objet du réel ou de la réalité. Le savant entre dans un univers de fiction in-compréhensible pour qui n'y participe pas.

— les signes formateurs de termes et de prédicats sont :

+ : ou définition de nouveau terme;

= : qui marque une propriété par équivalence et substitution (appartenance à un ensemble ou un monde);

∈ : signifiant l'appartenance à un type d'objets.

— les *quantificateurs* (et non *qualificateurs*) sont :

≥ ≤;

le quantificateur universel;

le quantificateur existentiel soumis, comme son nom l'indique, au quantitatif.

S'il s'agit de sémantique des êtres incomplets (Frege), les symboles fonctionnels sont des variables prises dans la limite de l'identité de formes de la syntaxe et le rôle prépondérant est accordé au symbole d'universalité ou quantificateur universel.

— les *connecteurs* sont :

- négation : P ou non P;

- conjonction : P ou Q;

- disjonction : P ou Q;

- implication : P entraîne Q;

- équivalence : P équivaut à Q;

Il n'y a donc pas de signe :

- de *différence* autre que quantitative;

- de *réciprocité* (autre que dans une même propriété ou un même ensemble);

- d'*échange*;

- de *perméabilité*;

- de *fluidité*.

La syntaxe est dominée par :

- l'*identité* à, s'exprimant par la propriété et la quantité;

- la *non-contradiction* réductible d'ambiguïté, d'ambivalence, de plurivalence;

- les *couples d'opposés* : nature / raison, sujet / objet, matière / énergie, inertie / mouvement.

Sans doute la langue formelle ne correspond qu'à de simples règles du jeu. Elle sert à définir le jeu de telle sorte que les participants jouent le même, qu'il y ait une décision possible en cas de polémique sur un coup. Mais qui sont les participants? Comment avoir une intuition en dehors de la langue utilisée? S'il y en a une, comment la traduire aux participants?

☆

Mais la non-neutralité du sujet de la science se dit de différentes manières. Elle peut s'interpréter à travers ce qui se découvre ou ne se découvre pas à un moment de l'histoire, dans ce que la science prend ou ne prend pas comme enjeu de ses recherches. Ainsi, dans un relatif désordre et non-respect de la hiérarchie des sciences :

— la « science » *psychanalytique* s'appuie sur les deux premiers principes de thermodynamique, qui sous-tendent le modèle de la libido selon Freud. Or ces deux principes apparaissent plus isomorphes à la sexualité masculine que féminine. Celle-ci est moins soumise aux alternances de tension-décharge, à la conservation de l'énergie requise, au maintien d'états d'équilibre, au fonctionnement en circuit clos et rouvert par saturation, à la réversibilité du temps, etc. La sexualité féminine s'harmoniserait peut-être mieux, s'il faut évoquer un modèle scientifique, avec ce que Prigogine appelle les structures « dissipatives » qui fonctionnent par échange avec le monde extérieur, qui procèdent par paliers d'énergie et dont l'ordre ne revient pas à la recherche de l'équilibre mais au franchissement de seuils correspondant au dépassement du désordre ou de l'entropie sans décharge.

— les *sciences économiques* (et aussi sociales ?) ont mis l'accent sur le phénomène de la rareté et la question de la survie plus que sur celui de la vie et de l'abondance.

— les *sciences linguistiques* se sont attachées aux modèles d'énoncés, aux structures synchroniques du langage, aux modèles de langue dont tout sujet normalement constitué a l'intuition. Elles n'ont pas envisagé, et refusent même parfois de le faire, la question de la sexualité du discours. Elles acceptent — par nécessité — que certains termes du lexique soient ajoutées au stock admis, que de nouvelles figures de style éventuellement s'imposent, mais elles n'imaginent pas que la syntaxe et l'agencement syntactico-sémantique soient déterminés sexuellement, non neutres ni universels et intemporels.

— les *sciences biologiques* abordent bien tardivement certaines questions : celle de la constitution du tissu placentaire, celle de la perméabilité des membranes, par exemple.

Questions beaucoup plus directement corrélées à l'imaginaire sexuel féminin et maternel ?

— les *sciences mathématiques* s'intéressent, dans la théorie des ensembles, aux espaces fermés et ouverts, à l'infiniment grand et à l'infiniment petit. Elles s'attachent assez peu à la question de l'entrouvert, des ensembles flous, de tout ce qui analyse le problème des bords, du passage entre, des fluctuations ayant lieu d'un seuil à l'autre d'ensembles définis. Même si la topologie évoque ces questions, elle met plus l'accent sur ce qui recloît que sur ce qui demeure sans circularité possible ?

— les *sciences logiques* s'intéressent plus aux théories bivalentes qu'aux trivalentes ou polyvalentes, qui apparaissent encore comme marginalité ?

— les *sciences physiques* constituent leur objet selon une nature qu'elles mesurent de manière de plus en plus formelle, de plus en plus abstraite, de plus en plus modélisée. Leurs techniques, d'une axiomatisation de plus en plus sophistiquée, abordent une matière certes encore existante mais non perceptible par le sujet opérant l'expérience, du moins dans la plupart des secteurs de ladite science. La nature, enjeu des sciences physiques, risque d'être exploitée et désintégrée par le physicien, même à son insu. La coupure newtonienne a fait entrer la démarche scientifique dans un univers où la perception par les sens n'a presque plus cours et qui peut mener à l'annulation même de l'enjeu de l'objet de la physique : la matière (quels qu'en soient les prédicats) de l'univers et des corps qui le constituent. Dans cette science même, d'ailleurs, des clivages existent : théorie des quanta/théorie des champs, mécanique des solides/dynamique des fluides, par exemple. Mais l'imperceptibilité de la matière étudiée entraîne souvent le privilège paradoxal de la *solidité* dans les découvertes et un retard, voire un abandon, de l'analyse de l'in-fini des champs de forces. Cela pourrait s'interpréter comme accompagnant la non-prise en compte de la dynamique du sujet cherchant lui-même ?



Devant ces constats, ces questions, l'alternative devient-elle : *ou* faire de la science *ou* « militer » ? Ou encore : continuer à faire de la science *et* se partager en différentes fonctions, plusieurs personnes ou personnages ? La vérité de la science et celle de la vie devraient-elles rester séparées, du moins pour la plupart des chercheurs ? De quelle science et de quelle vie s'agit-il alors ? D'autant que la vie de notre époque est largement dominée par la science et ses techniques.

D'où provient cette schize imposée et subie par les scientifiques ? D'un modèle du sujet non analysé ? D'une révolution « subjective » qui n'a pas eu lieu : l'éclatement du sujet étant programmé par l'*épistémè* et les structures du pouvoir qu'elle a mises en place ? La révolution copernicienne est subie mais non encore agie ni dépassée par le sujet épistémologique ? Son discours s'en trouve modifié mais plus désappropriant encore que le langage sur le monde qui l'a précédé ? Le scientifique se veut maintenant *devant* le monde : le nommant, le légiférant, l'axiomatisant. Il manipule la nature, l'utilise, l'exploite, mais oublie qu'il est aussi *dans* la nature, qu'il est encore physique et non seulement devant des phénomènes dont il lui arrive de méconnaître la nature physique. Progressant selon une méthode objective qui le mettrait à l'abri de toute instabilité, de toute humeur, de tous sentiments et fluctuations affectives, de toute intuition non programmée au nom de la science, de toute immixtion de ses désirs, notamment sexuels, dans ses découvertes, il s'installe dans le systématique, dans ce qui peut être assimilé à du déjà mort ? Craignant, stérilisant les déséquilibres qui pourtant sont nécessaires pour advenir à un nouvel horizon de découverte.

Un des lieux les plus susceptibles de provoquer une remise en cause de l'horizon scientifique est celui du questionnement sur le sujet de la science, et son implication psychique et sexuée dans le discours, les découvertes et leur mise en forme.



Afin de se demander si le langage et le discours (les langages et les discours, dont celui ou ceux des sciences) soi-disant universels sont neutres au regard du sexe qui les produit, il convient de poursuivre les recherches selon une double exigence : l'*interprétation du discours faisant loi* comme soumis à une dimension sexuelle méconnue du sujet parlant et la *tentative de définir les caractéristiques de ce que serait un langage différemment sexué*.

Autrement dit : y a-t-il, dans les dispositifs logiques et syntactico-sémantiques du discours admis, une ouverture ou un degré de liberté qui permette l'expression de la différence sexuelle ? Il s'agit donc d'analyser les lois (y compris non énoncées comme telles) qui déterminent l'acceptabilité du langage et du discours pour interpréter leur appartenance à une logique sexuée. Travail qui peut se poursuivre sous différents biais :

— l'étude des modalités *causales* qui dominent le discours actuellement considéré comme normal et les modalités du *conditionnel* et de l'*irréel*, de la *restriction*, etc., qui en fixent le cadre « praticable », limitant la liberté d'un sujet d'énonciation qui n'obéirait pas à certains critères de normalité. Ces modalités causales et restrictives (les deux étant liées), si elles permettent l'accumulation de l'information, un certain type de communication déjà codé, n'introduisent-elles pas des freins intra-discursifs qui empêchent la possibilité d'une énonciation qualitativement différente ?

— les moyens ou conjonctions de *coordination* semblent participer de cette économie du principe de causalité qui domine le discours soi-disant asexué : juxtaposition jusqu'à et y compris la sommation des propositions et des sujets (et... et) ; alternative (ou... ou) ; exclusion jusqu'à la réduction éventuelle d'un sujet d'énonciation (ni... ni) ; coordination allant dans le sens de la syllogistique réglant le discours (car, donc, mais).

Quelles modalités de subordination ou coordination autoriseraient un rapport discursif entre deux sujets sexuellement différents ?

— l'analyse de la symétrie (notamment droite-gauche) dans les rapports intersubjectifs et son impact sur la production du langage. Cette question de la symétrie et de l'asymétrie peut-elle donner lieu à certains critères pour déterminer une différence qualitative entre les sexes ? La « tache aveugle d'un rêve de symétrie » (cf. *Speculum*) se situe-t-elle au même lieu dans une relation entre mêmes sexes ou sexes différents ? Mais ce rêve même, qui sous-tend peut-être l'économie du sujet parlant, semble être infirmé par des lois cosmiques auxquelles qui observe la nature et le langage ne peut rester indifférent, ni aucun locuteur ou interlocuteur étranger.

— si les femmes sont maintenues dans un langage *potentiel*, elles constituent une réserve énergétique qui peut s'abolir ou exploser à défaut de formes possibles d'expression. Si elles ne représentent que l'envers ou le revers (en symétrie spéculaire ?) du discours, elles bouclent celui-ci sur lui-même. Contraintes à une *mimétique défensive* ou *offensive*, elles risquent d'absorber le sens du discours en l'effondrant par défaut de réponse possible. Elles interceptent, alors, la finalité ou intentionnalité du discours, ce qui accélère un processus de destruction acceptable si un nouveau langage peut avoir lieu. La question se pose de savoir si le langage des femmes utilise(rait) un potentiel de sens non encore réalisé, restant dans la même économie générale du discours, ou si ce qu'elles pensent et peuvent dire oblige à une mutation de l'horizon de la langue. Cela expliquerait les résistances à leur entrée dans les réseaux de communication et plus encore dans les lieux — théoriques, scientifiques — qui déterminent les valeurs et les lois des échanges.

☆

En ce qui concerne l'accès des femmes au langage et au discours, certaines questions peuvent être posées :

— pourquoi leur potentiel énergétique de langage est-il toujours en *point de fuite*, faute d'un retour possible au

sujet d'énonciation ? Certaines recherches récentes en théorie du discours, mais aussi en physique, semblent pouvoir éclairer le lieu jusqu'ici aveugle de leur nonaccès à la discursivité. Il faut revenir à l'étude de la temporalisation et de son rapport au lieu à partir duquel peut ou ne peut pas se situer un sujet producteur du langage. Si le discours de l'interlocuteur suppose intercepte la parole, en coupant d'une mémoire du passé et d'une anticipation de l'avenir, il ne reste au sujet que des tentatives de se redonner le lieu d'où il puisse se faire entendre. De ce point de vue peut être soulignée l'importance du *local* dans les constructions du langage féminin. Les circonstances de *lieu* détermineraient pour une bonne part la programmation du « discours ».

— n'y a-t-il pas, dans cette insistance de la question du lieu, une tentative de redonner forme à un sujet d'énonciation à défaut de temporalisation dans une dynamique de communication ? La question de la *réversibilité* possible ou non d'un énoncé, notamment entre locuteur et interlocuteur, devrait être envisagée dans cette perspective, ainsi que celle de sa *répétition* ou reproduction éventuelles. Ces conditions semblent indispensables à un discours recevable, l'autre étant mis en position de miroir qui à la fois inverse le discours qu'il reçoit et y répond à partir de cette rétroaction.

— le problème du miroir, possible ou impossible en l'autre, dominerait l'énigme du langage ou du silence féminins. Quoi qu'il en soit, « elles » ne disent pas rien, et la fascination éprouvée, notamment par certains praticiens, vis-à-vis de ce qu'elles disent signifie bien que quelque chose d'un déchiffrement possible de la production du langage s'exprime à travers elles.

Ces questions pourraient encore s'aborder sous le biais suivant :

— Ce que nous appelons *langue maternelle* ménage-t-il une production spécifique de langage par la mère, et d'échanges de langage entre mère et enfants ? Le langage socialement recevable n'est-il pas toujours paternel ? Cela ouvre

Comment les voyelles s'y trouvent-elles articulées aux consonnes ?

Ce praticable, décrit par Freud, suppose l'absence de la mère comme interlocutrice, la présence du grand-père comme observateur et régulateur d'un langage « normal ». Quels gestes et quels restes du langage, notamment entre l'enfant et la mère, la mère et l'enfant, sont-ils ainsi laissés hors d'un discours acceptable ? Ce hors-lieu du dit, du dicible, n'entraîne-t-il pas la systématique mais aussi la folie du discours prétendu recevable, un praticable d'échanges entre mère et fils, mère et sujet-homme, n'étant pas mis en place dans la langue ? Encore faudrait-il que ce moyen de distanciation ne devienne pas meurtrier.

Freud ne dit rien de l'entrée de la petite fille dans le langage, sinon qu'elle est plus précoce que le petit garçon. Mais il ne décrit pas sa première scène de symbolisation gestuelle et verbale, notamment dans la relation à sa mère. Par contre, il affirme que la fille doit quitter sa mère, se détourner d'elle, pour entrer dans le désir, l'ordre du père, de l'homme. Une économie de relations gestuelles et verbales entre mère et fille, entre femmes, serait annulée, abolie, oubliée, par un langage dit normal, non asexué ni neutre pour autant. Le discours en reste à des échanges, partiellement théoriques, entre générations d'hommes à propos de la maîtrise de la mère, de la nature ? Il y manque la fécondité d'une parole sexuée, d'une création, et non seulement procréation, sexuelles.

en lui une faille à l'entrée dans le discours ? Faille qui menace sans cesse celui-ci d'effondrement, de folie, de normalisation sclérosante.

— La création de langage — sous toutes ses formes — par le maternel a été barrée à l'origine de notre culture. Le maternel est devenu assignation à la procréation d'enfants et non lieu d'une fonction matricielle productive. Dans cette perspective, il convient de réinterroger, réinterpréter le texte freudien — notamment *Totem et tabou* — qui définit comme fondateur de la horde primitive le meurtre du père et le partage du corps de celui-ci entre les fils. Sous le meurtre du père, n'y aurait-il pas un matricide plus archaïque, qui peut se déchiffrer à l'origine de notre culture (dans les tragédies, mythologies, et même les philosophies grecques) ? Ce meurtre de la mère, en tant qu'amante et féconde dans une dimension culturelle, continuerait à faire loi dans la mise en place de l'ordre symbolique, social, qui est le nôtre. Quelles conséquences ce matricide a-t-il sur la production du langage et la programmation des discours, aussi scientifiques ?

— Puisque la « science » psychanalytique est dite théorie du sujet, l'hypothèse de Freud quant à la constitution du rapport du sujet au discours mérite d'être reconsidérée, réinterprétée. Freud propose, comme scène d'introduction du sujet dans le langage, le « jeu de la bobine ». L'enfant — en l'occurrence, un garçon — maîtriserait l'absence de la mère en se servant d'un instrument qu'il jette au loin, ramène près de lui, éloigne ou rapproche de son lieu, dans son lieu, en accompagnant ce geste d'émission de voyelles alternées : o-o-o (loin), a-a-a (près).

Ce « jeu » dit du *fort-da*, y compris avec ses alternances de voyelles (o-a), marquerait l'entrée de l'enfant dans la possibilité de la distanciation symbolique. Cela aurait lieu par l'assimilation de la mère à un objet tenu par un fil grâce auquel la distance à elle serait dominée ou annulée par l'enfant-garçon (Freud n'émettant pas l'hypothèse de ce qu'il en serait pour la fille), geste accompagné d'émissions sonores, d'une sorte de gamme musicale. Cette scène du *fort-da* continue-t-elle à garder une fonction significative dans la constitution du sens du langage ?